

Saint-Valentin

Anna Hadrieno

C'était un matin comme un autre. Du moins c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

- Luc ! Luc !

Mon mari arriva en courant. Il sortait de la douche. Son torse était encore perlé de gouttelettes d'eau et une serviette ceignait ses hanches.

- Regarde ce que tu as reçu.

Curieux, il se saisit de la lettre.

- Une convocation au commissariat de police ? Bizarre. Je ne me rappelle pas avoir commis une quelconque infraction. Bon, je m'habille et j'y vais. Tu vois, nous avons pris notre journée pour être ensemble, c'est loupé.
- Veux-tu que je t'accompagne ?

Tous les deux avocats pénaux, nous nous étions rencontrés pendant nos études et avons ensuite décidé de monter un cabinet ensemble. Aujourd'hui, les choses allaient si bien que nous avons dû recruter trois personnes supplémentaires.

- Non, inutile, chérie. Il s'agit sans doute d'une erreur. Je serai rapidement de retour.

Il m'embrassa tendrement et fila en direction de notre chambre à coucher. Je retournai à la cuisine pour finir le café que je m'étais servie avant de lire la lettre.

J'étais en train d'étudier le dossier d'un client dans mon bureau quand mon téléphone vibra dans ma poche.

« Claire, chérie, c'est moi. Je suis en état d'arrestation

pour un crime. Viens me représenter s'il te plait, je préfère ne pas le faire moi-même.

Je troquai mon jogging contre un tailleur gris qui mettait en valeur mes formes pulpeuses, mes yeux verts et mes cheveux roux. Quand je le portais, Luc me faisait toujours un compliment du genre « tu es magnifique dans cette tenue chérie ! ». C'était bon à entendre après dix sept ans de mariage. C'est rare aussi. Du moins c'est ce que me disaient mes amies quand nous abordions ces sujets pendant nos dîners hebdomadaires entre copines. Mais pourquoi avais-je de telles pensées dans un moment si dramatique ? J'appliquai rapidement une touche de mascara noir sur mes cils et un peu de rouge à lèvres. Je voulais que les policiers aient l'impression, dès mon entrée dans le commissariat, d'être face à une femme sûre d'elle et professionnelle. J'espérais peut-être ainsi les dérouter, ou bien me donner plus d'assurance. Je ne savais pas. Pourtant, je dû me l'avouer, mes genoux tremblaient et j'avais la boule au ventre, comme le jour où j'avais passé mes examens. Une fois ma « tenue d'avocate pénaliste » bien en place, comme le disait mon mari, je pris ma voiture et rejoignis le commissariat du XVème arrondissement de Paris.

Après m'être présentée au planton, je fus accompagnée vers une des salles d'interrogatoire. J'aurais pu m'y rendre les yeux fermés tant il m'était habituel d'assister mes clients dans ces lieux qui se ressemblaient tous.

L'agent de police qui me précédait s'arrêta devant la salle numéro quatre. L'éclairage, dont il fallait changer l'ampoule, clignotait de façon irrégulière au plafond.

Mon garde du corps frappa à la porte et entra après y avoir été invité par une voix agressive.

Je le suivis et, sans attendre, m'assis dans la chaise à côté de celle de mon mari.

- Claire Perez, conseil de monsieur Perez. Quelles sont les charges retenues contre lui ?
- Vous êtes d'la même famille ? me demanda l'inspecteur face à moi, éludant ainsi ma question.

Je me calai le plus confortablement possible dans le fond de ma chaise, croisai les bras en prenant le temps de l'observer. Epais et de petite taille, il ressemblait à une boule de bowling : On aurait dit qu'il n'avait pas de cou. Ses yeux noirs et brillants étaient enfoncés dans leurs orbites et ses rares cheveux gris avaient l'air d'avoir besoin d'un bon shampoing. Il les retenait en queue de cheval ; si l'effet escompté était de cacher sa calvitie, le résultat était loin d'être au rendez-vous.

- Oui, Monsieur Perez est mon mari.

Ma réponse amena une petite moue dubitative sur ses lèvres épaisses. Sa réaction ne me surpris pas car il n'était pas le premier à l'avoir. Il est vrai que Luc, contrairement à moi, n'avait pas changé depuis notre mariage. Les soins qu'il apportait à son corps et les heures passées à la salle de sport lui permettaient de garder un physique de jeune homme.

Moi, je n'aimais pas me dépenser et j'avais un penchant pour la bonne chair. Au fil des années, ma silhouette avait pris quelques formes que mon mari qualifiait amoureusement de généreuses.

- Et vous êtes ?
- L'inspecteur Mernier
- Bien, maintenant que les présentations sont faites, allez-vous me dire de quoi il en retourne ?
- Votre mari est accusé d'avoir volontairement écrasé madame Félicia Chapuis.
- Bien et pourquoi parlez-vous d'acte volontaire ?
- Parce que quand on roule sur quelqu'un et qu'on fait demi-tour pour l'aplatir à nouveau, moi j'ai plutôt tendance à dire que c'est volontaire, pas vous ?
- Avez-vous des témoins pour corroborer les faits ?
- Oui, sa sœur jumelle, Hortense. C'est elle qui a relevé l'immatriculation du véhicule de votre monsieur et qui a appelé les urgences.
- Elle a eu le temps de faire tout ça alors que sa sœur gisait dans son sang ?
- J'ai pas parlé d'hémorragie externe.
- Ecoutez, je me doute bien qu'une personne qui se fait écraser par une voiture doit perdre du sang, voilà tout !
- Ouais, passons.
- Vos agents ont-ils relevé des traces de peinture sur le corps de la victime ? Sont-ils certains qu'il s'agit du véhicule de mon mari ? Quelqu'un a très bien pu usurper les plaques d'immatriculation de son véhicule. Nous savons très bien que c'est quelque chose de plutôt courant.
- Ah vous auriez les avocats ! dit-il avec hargne
- Oui ?
- Attendez un peu...

Il ouvrit un dossier devant lui et le feuilleta. Pendant ce temps, je jetai un regard interrogateur à Luc. Il secoua la

tête de droite à gauche et écarta les mains dans un geste d'incompréhension.

Je connaissais mon mari depuis de nombreuses années - autant dire que je le connaissais par cœur. Quelque chose, dans son regard, m'alerta. Mais ce fut si bref que je pensais m'être trompée. Lors de notre première rencontre, dans l'amphithéâtre de la fac de droit, j'avais eu un coup de foudre pour lui. Il était assis à côté de moi et n'avait pas compris un article du Code Pénal. Je le lui avais expliqué et nous avons commencé à débattre sur son interprétation. Grand, athlétique, brun aux yeux verts, il ne laissait aucune fille indifférente. Pourtant, c'est moi qu'il avait choisie ; chaque jour, il me faisait me sentir la plus belle et la plus heureuse des femmes.

Je cherchai sa main sous la table et nos doigts s'entrelacèrent pendant quelques secondes.

- Regardez Maître Perez, dit l'inspecteur qui venait de déposer un cliché devant moi, c'est bien la voiture de votre client. La sœur de la victime l'a pris en photo sur le lieu du crime.

Je ne redis pas à l'inspecteur Mernier que je trouvais curieux que cette femme, voyant sa sœur se faire écraser, ait préféré relever la plaque d'immatriculation et prendre une photo de la voiture de Luc plutôt que de se précipiter vers la victime. Je commençais à soupçonner qu'il y ait anguille sous roche.

- Cette accident a eu lieu quand ?
- Ce n'est pas un accident, Maître, mais un vrai meurtre. C'était le jeudi 14 février à 18h30.

- Alors sachez que mon client, à cette heure, était à la salle de sport à côté du cabinet Perez & Perez. Il s'y rend tous les mardis et jeudis

Mon mari, qui était resté muet jusqu'à maintenant, prit la parole d'une voix forte et hachée :

- Non Claire ! Tu n'as pas fait ça ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça !

L'inspecteur, tout comme moi, ne comprenait plus rien à ce qui se jouait. Son regard allait de l'un à l'autre, complètement interloqué.

- Claire, le 14 février, c'est toi qui avais ma voiture ! La tienne était chez le garagiste pour la révision. Pourquoi t'en es-tu pris à Félicia ? Tu as cru que c'était Hortense, c'est ça ? Tu t'es trompée de jumelle ?
- Mais de quoi parles-tu ?
- Arrête de faire l'innocente ! Tu savais que j'allais te quitter pour Hortense ! Avoue bon Dieu !

Je n'y comprenais rien. D'où lui venait cette animosité soudaine ? Qui était cette Hortense pour lui ?

L'inspecteur, visiblement ravi de classer le dossier si vite, se redressa en se frottant les mains :

- Il ne me manquait que le mobile, voilà je l'ai. Claire Perez, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Félicia Chapuis.

La suite, je ne l'entendis pas. Soit parce que je la connaissais par cœur ou bien parce que j'étais trop bouleversée par les révélations que Luc venait de me

faire. Une maîtresse ! Il avait une maîtresse et je n'avais rien vu venir. Mais quelle cruche j'étais !

Par la fenêtre à barreaux de ma cellule, je les vis s'éloigner. Elle, fine, des cheveux blonds et lisses lui effleurant le dos. Lui, mon mari, beau comme un dieu.

Quelques jours plus tard, alors que j'attendais de passer devant le juge d'instruction, mes yeux tombèrent sur le journal de la veille. Je m'en saisis et parcourus avidement l'article qui figurait en première page. On y parlait du meurtre de Félicia Chapuis. Sa sœur jumelle, éplorée, disait qu'en l'honneur de la défunte, elle ferait tout pour que l'entreprise de joaillerie principale, déjà fleurissante, devienne une des plus importantes sur le marché. Elle se retrouvait à la tête d'un véritable empire financier.

J'eus alors deux ou trois certitudes : D'abord, que ce meurtre permettait à Hortense de diriger l'entreprise à sa guise. D'après l'article, par le passé, chaque décision devait être prise en accord entre les deux sœurs. Ça avait semblé être à l'origine de quelques disputes plutôt dantesques. Comme ce meurtre tombait bien.

Ensuite, que la guerre entre Hortense, Luc et moi allait commencer ; je n'avais pas la moindre intention de les laisser me détruire aussi facilement. Je n'avais pas tué Félicia et je ne serai pas la victime collatérale de leur plan perfide.

Enfin, que certains jours, il vaut mieux rester chez soi.

